

4045

per a ...

G. de la Vallée Poussin

90 éminisme et végétalisme

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BULLETIN
DE LA
CLASSE DES LETTRES

ET DES
SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

5^E SÉRIE — TOME XV

1929 — N° 3



BRUXELLES

MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

58-62 Rue Coudenberg, 58-62

1929

Bibliothèque Maison de l'Orient

150659

Séance du lundi 4 mars 1929.

Présidence de M. J.-J. VAN BIERVLIET, *directeur*.

Sont présents : MM. H. Delehayé, *vice-directeur*; le baron É. Descamps, M. Wilmotte, H. Pirenne, J. Vercoullie, E. Hubert, M. De Wulf, E. Mahaim, L. de la Vallée Poussin, J. Bidez, G. Cornil, É. Vandervelde, L. Dupriez, G. Des Marez, L. Leclère, le comte H. Carton de Wiart, A. Nerinx, M. Ansiaux, J. Cuvelier, *membres*; G. Doutrepoint, H. Vander Linden, H. Rolin, L. Noël, *correspondants*, et le *Secrétaire perpétuel*.

Absences motivées : MM. Thomas, Vauthier, Waltzing, Parmentier, dom Berlière, *membres*; Capart, Roersch, baron Beyens, *correspondants*.

CORRESPONDANCE.

L'Université de Toulouse prie l'Académie de se faire représenter à la célébration de son VII^e centenaire, les 8, 9 et 10 juin prochain. L'Académie délègue MM. Leclère et Wilmotte.

L'Université de Paris prie l'Académie de désigner un membre de la Commission de la Bourse Émile Verhaeren. — M. G. Doutrepoint est désigné.

HOMMAGES D'OUVRAGES.

Inventaire des Archives de la ville de Louvain, t. I, par J. Cuvelier.

Eene onbekende rymkronijk van het begin der XIV^e eeuw, par le même.

— Remerciements.

COMITÉ SECRET.

La Classe prend connaissance des candidatures aux places vacantes présentées par les sections.

RAPPORTS.

De MM. Wilmotte, Doutrepont et Leclère sur un complément présenté par M. Lacoste, à son mémoire sur Bayle (nouvelle édition, avec une introduction et des notes, de la *Harangue de M. le duc de Luxembourg à ses juges*, suivie de la censure de cette harangue. La Classe, se ralliant à la proposition des rapporteurs, vote l'impression de ce complément à la suite du mémoire sur *Bayle novelliste et critique littéraire*.

COMMUNICATIONS ET LECTURES

Totémisme et Végétalisme ⁽¹⁾,

PAR LOUIS DE LA VALLÉE POUSSIN.

On passe sa vie, non sans agrément, mais sans orgueil et sans profit très visible, à étudier de petits problèmes susceptibles d'être résolus, mais dont la solution ne mène pas très loin. Aussi est-il de bonne hygiène de jeter parfois un coup d'œil dans les jardins défendus et sur les graves questions d'origine. Ces questions, pour le linguiste, l'ethnographe, l'historien, sont à la fois un danger et une indispensable curiosité. Car l'érudition serait trop vaine si on ne pensait pas qu'elle chemine lentement vers quelque connaissance générale et intéressante.

J'ai jadis imprimé que l'histoire des religions est une discipline chimérique, et Goblet d'Alviella me reprochait aimablement ce propos qu'il tenait pour plus irrévérencieux encore que circonspect. A dire vrai, l'histoire des religions, comme plusieurs la définissent et s'y essaient, n'est pas autre chose que l'histoire de la civilisation depuis l'aube des temps humains; et la part du ciment mal armé est vraiment grande dans la construction. Ce n'est pas dans cette maison que j'abriterai mes lares : mais j'aime à l'explorer.

Cependant, peu à peu, la lumière se fait sur des points importants, et l'observation est importante en effet dont

(¹) D'après JEAN PRZYLUKI, *Totémisme et Végétalisme dans l'Inde*, R. H. R., t. 96, n° 6. Plusieurs des ingénieuses observations de JARL CHARPEHTIER, *The meaning and etymology of Puja* (INDIAN ANTIQUARY, 1927, pp. 93 et 130, et RUSSI FESTGABE H. JACOBI), ont désormais une place dans la description de la Pujā.

je veux vous faire part, qui, d'un même mouvement, tend à expliquer cinquante pour cent du Totémisme et porte, à côté et au-dessus du Totémisme, ce qu'on peut appeler le Végétalisme. Le mot est nouveau, ou presque, si la chose est préséculaire.

Dérobant quelques heures à l'étude des Vinayas chinois, un orientaliste dont je suis fier d'être l'ami, M. Jean Przyluski, est parti de la *pūjā* hindoue, du rituel du culte encore et toujours en usage dans les temples et dans les villages. Sans difficulté, et ceci est une vraie acquisition pour l'Indianisme, il rencontre l'exégèse certaine de la *pūjā* dans des pratiques identiques de la Péninsule malaise. Or ces pratiques sont, là-bas, étroitement associées à une idéologie vraiment primaire, une idéologie végétaliste, dont le Totémisme semble être un succédané. Le petit article que j'ai l'honneur d'offrir, en son nom, à l'Académie, est peut-être un moment dans l'histoire de l'histoire des religions.

*
**

La *pūjā*, à certains moments et dans certaines religions, est une chose très noble. Il y a la *pūjā* des idoles, restée archaïque, et dont nous allons parler. Il y a des *pūjās* dégagées du paganisme et de l'idolâtrie. Par exemple, dans le Bouddhisme du grand véhicule, la *pūjā* que j'étudiais dans le mémoire que l'Académie voulut bien couronner en 1898, la septuple et suprême *pūjā*, qui est, si j'ose dire, une manière d'adoration en esprit et en vérité, plus exactement, une religion hautement morale et toute de l'esprit. Cette *pūjā* commence par des formules d'hommage aux Bouddhas, par l'offrande mentale aux Bouddhas des fleurs, des onguents, des parfums, de tout l'univers. Elle se poursuit par la confession, globale et non spécifiée, des péchés, et le bon propos. Suit une sympathique approbation de tout le bien qui est fait dans le

monde par les Bouddhas, par les saints, par tous les êtres, et la prière aux Bouddhas de prêcher la loi et de ranimer le flambeau de la doctrine qui s'éteint. La *pūjā* culmine dans la résolution que prend le fidèle de devenir lui-même un Bouddha pour le salut universel, et s'achève dans la déclaration solennelle par quoi, renonçant à la récompense personnelle de ses bonnes actions, il fait tourner tous ses mérites présents et futurs en bonheur temporel et en félicité définitive d'autrui.

Ainsi dans le Bouddhisme, sur le tronc des antiques superstitions, s'est développée une greffe chargée de beaux fruits de piété et d'amour.

*
**

L'Inde antique, abstraction faite des religions et sacrifices védiques, connaissait deux sortes de rites : d'une part, des rites qui se rattachent à ce qu'on nomme le Totémisme, d'autre part, les rites de la *pūjā*.

Les premiers comportaient des offrandes de viande crue et de fréquents sacrifices humains, — l'adjectif *kol* que nous traduisons par « cru » signifie en réalité vivant, — soit que les dévots, pour entretenir leur vie et leur vigueur, se nourrissent de la chair palpitante et s'abreuvent du sang chaud, soit que, en vue des futures récoltes, ils enfouissent dans le sol des lambeaux fécondateurs.

La *pūjā*, qui s'oppose au rite totémiste comme Abel à Caïn, n'est pas, n'est jamais un sacrifice. Nous la connaissons sous deux formes : une forme civilisée qu'elle avait déjà prise aux temps historiques les plus reculés brahmaniques et bouddhiques; c'est une latrie, le culte des idoles ou des *stūpas*, l'offrande de fleurs, parfums, objets décoratifs à des divinités illustres d'ailleurs ou non — et une forme rudimentaire connue par les sources anciennes et contemporaines : culte de *Yaksas*, génies

sans nom ou histoire, culte des arbres et icones grossières : ce n'est pas toujours une latrie ou un culte à proprement parler.

A Shahabad, on adore, aujourd'hui encore, un arbre sacré de l'espèce *kadamba*. Pour lui rendre hommage, on enduit ses rameaux de vermillon et de beurre. Un autre arbre sacré, très vénéré dans l'Inde, est le *pipal* ou *ficus religiosa*. A certains jours, des femmes de haute caste vont frotter le tronc de cet arbre avec du vermillon et du santal. A Konkan, dans la présidence de Bombay, les gens de basse caste enduisent les pierres sacrées d'huile et d'autres onguents. Au Kathiavar, certains arbres sacrés ont des fruits qui ressemblent à un visage humain ; on les enduit d'huile également. Dans le district de Ratnagiri, les gens de basse caste lavent leurs idoles avec de l'eau et du lait, puis les enduisent d'huile et y dessinent des tridents de couleur rouge. Dans la plus grande partie de l'Inde, on adore des divinités féminines qu'on appelle « Mères » ; leur image est parfois un simple point rouge peint sur la muraille et la *pūja* consiste à verser sur ce point du beurre fondu. Chez les Dravidiens, il n'est pas rare que certains pots, certains vases, soient considérés comme des dieux. La *pūja* consiste alors à les oindre de safran.

Ces exemples, dont la liste pourrait être allongée indéfiniment, suffisent à montrer que les rites essentiels de la *pūja* consistent à laver l'idole (arbre ou pierre sacrée) avec de l'eau, du miel, du petit-lait, etc., puis à la frotter avec des onguents, de l'huile ou du beurre fondu, à la parfumer avec du santal et à la peindre de couleurs vives. Un autre procédé également très fréquent consiste à orner l'idole avec des guirlandes de fleurs.

La plupart de ces rites ont sans doute pour objet d'assurer le bien-être de l'idole en écartant d'elle toute influence néfaste. C'est en effet une croyance très répandue dans l'univers que les couleurs vives, les onguents, les fleurs, les substances odoriférantes chassent les mauvais génies et les influences malignes. Encore cette croyance ne suffit-elle pas à expliquer tous les éléments de la *pūja*. A côté des rites purement négatifs, c'est-à-dire destinés à écarter le mal, il en est d'autres qui ont pour objet d'assurer positivement la vie, le développement, la croissance de l'idole et le type de ces rites positifs est celui qui consiste à arroser un arbre sacré. Ce qu'on peut faire de mieux

pour un arbre ordinaire est de lui apporter de l'eau; de même l'arrosage est le rite essentiel du culte des arbres sacrés.

Nous touchons ici à ce qu'il y a d'essentiel et de vraiment caractéristique dans la *pūjā*. Si ce culte ne comporte aucun sacrifice, c'est qu'il s'adressait, à l'origine, à des dieux d'une nature particulière, auxquels il ne pouvait être question de faire manger la chair d'une victime. Quand j'adore un dieu à forme humaine ou animale, il est naturel que je lui offre à manger. Mais si j'adore un arbre ou une pierre sacrée considérés comme tels, je ne puis songer à leur donner de la nourriture. Le mieux sera d'arroser l'arbre, de laver la pierre, de les orner et d'écarter d'eux tout ce qui pourrait leur nuire. En fait, les idoles des Dravidiens consistent souvent, encore aujourd'hui, en des blocs informes de bois ou de pierre. La *pūjā* est bien le culte qui convient à ces dieux très primitifs.

Mais pourquoi le culte de l'Arbre? Nous n'avons pas, heureusement, à en deviner l'explication, car certaines populations fort primitives associent à ce culte des croyances qui paraissent bien en rendre compte — des croyances dont le folklore indien garde des traces nombreuses.

Ces croyances s'apparentent à celles qui sont, au dire des savants, coordonnées au Totémisme. Alors que l'Arunta, totémiste, dit : « Je suis un kangourou » et rend au kangourou les devoirs qui conviennent, le Semang, végétaliste, dit : « Je suis un bananier », et il fait la *pūjā* du bananier.

D'après les savants, l'Arunta pense que les enfants des femmes sont des kangourous qui entrent subrepticement quand cela leur plaît.

Pour les Semang de la presqu'île de Malaka, les âmes humaines résident dans les arbres. C'est des arbres que sort la vie qui se communique aux enfants des hommes. Chaque espèce animale a également une âme qui réside dans un végétal déterminé. Les âmes des poissons, par exemple, demeurent dans certaines herbes dont ils se nourrissent et qui sont voisines du bord

des rivières. L'âme du tigre féroce réside dans les champignons vénéneux.

Comment l'âme humaine passe-t-elle, avant la naissance, de l'arbre dans le corps de la mère ? On vient de voir que les poissons acquièrent une âme en mangeant certaines herbes. Il est probable que, chez les anciens Semang, la mère recevait l'âme de son enfant en mangeant les fruits d'un arbre et telle paraît être encore aujourd'hui l'opinion des Semang de l'Ouest. Chez les Semang de l'Est, la transmission de l'âme est un peu moins simple : elle se fait par l'intermédiaire d'un oiseau qui transporte l'âme, de l'arbre dans le corps de la mère. Quand une femme veut acquérir une âme pour son futur enfant, elle fait le raisonnement suivant : « Mon âme provient d'un bananier; l'âme de mon enfant doit également venir d'un bananier ». Elle se rend alors sous le bananier le plus voisin. Elle y dépose des fleurs et des feuilles odorantes, c'est-à-dire qu'elle fait à l'arbre ces mêmes offrandes qui caractérisent la *pūjā* indienne. Elle observe ensuite si l'un des oiseaux qui transportent les âmes s'approche du bananier; quand l'oiseau s'y est posé, elle ou son mari s'en empare et elle mange l'oiseau; elle avale ainsi l'âme de son futur enfant.

Ces idées si étranges ne sont pas spéciales aux femmes négritos de Malaka. Les plus anciens habitants de l'Inde avaient certainement des idées analogues, comme le prouve un vieux conte dont l'origine se perd dans le plus lointain passé et que répètent encore aujourd'hui les Santals du plateau de Chota Nagpour ⁽¹⁾.

Un roi, dont les sept épouses étaient stériles, se désolait de n'avoir pas d'héritier. Un jour, un magicien vint quêter au palais et les reines lui demandèrent s'il connaissait un moyen de les rendre fécondes. Le magicien se fit promettre qu'on lui donnerait l'enfant premier né, puis il dit au roi et aux reines :

« Vous devez tous vous baigner. Après le bain, vous irez dans un verger de manguiers. Là, le roi choisira une grappe de sept mangues, qu'il fera tomber avec sa main gauche et qu'il recueillera dans une étoffe, sans que les fruits touchent le sol. Vous retournerez ensuite au palais et les reines s'assoieront en rang, selon leur âge. Que le roi leur donne alors, à chacune, une mangue à manger, et que lui-même mange les pelures. Ainsi vous aurez des enfants ».

(1) BOMPAS, *Folklore of the Santal Parganas*, p. 234.

Dans ce conte, il est clair que les reines deviennent enceintes parce qu'elles ont mangé un fruit. Les mangues étant le siège d'une force cachée, il faut éviter que ce fluide vital ne s'échappe. C'est pourquoi il est recommandé de recueillir les mangues dans un linge et le roi doit manger les épluchures. Laisser tomber les mangues sur le sol ou y jeter simplement les épluchures serait permettre au fluide vital de s'écouler.

Ces vieilles croyances, enfermées dans un conte qui a été recueilli par les Kôls, ont également trouvé asile dans la littérature bouddhique, comme en témoigne le récit suivant, qui est le 281^e dans le *Jataka* pali :

Le roi des dieux apparaît un jour dans la chambre de la première épouse du roi de Bénarès et lui dit : « Si vous mangez une certaine variété de mangué, vous concevrez un fils qui deviendra un monarque universel ». La reine fait part au roi de cette révélation. On envoie chercher la mangue dans le verger, mais on ne trouve pas la variété désirée. La reine se lamente. Les devins consultés font savoir que le fruit indiqué par le roi des dieux est une mangue merveilleuse, inaccessible aux humains. Seul un oiseau pourrait en cueillir une. On envoie donc un perroquet, qui, après des aventures extraordinaires, réussit à se procurer le fruit rare et le rapporte à la reine.

Nous retrouvons dans le récit le thème de la femme qui devient enceinte en mangeant un fruit. Mais, au lieu d'être cueilli par le roi, comme dans le conte précédent, ce fruit doit être apporté à la reine par un oiseau. Chez les Semang de l'Est, il faut également un oiseau pour transporter l'âme de l'enfant, depuis l'arbre jusqu'à la mère. On voit combien se ressemblent les vieilles traditions indiennes et les croyances actuelles des Négritos de Malaka.

Il ne faut pas s'y méprendre; ces croyances caractérisent une religion très différente du totémisme. Dans la plupart des clans totémiques, l'homme a une nature animale, tandis que chez les Négritos de Malaka, l'âme humaine est toujours d'origine végétale.

Jusqu'ici nous avons cheminé par un sentier très sûr. Le culte ou service de l'arbre, ou des icones à peine dégrossies qui se substituent à l'arbre vivant, s'explique par des croyances végétalistes, par la croyance de la

mère Semang qui pense que son enfant, que l'âme de son enfant vient du bananier. Il n'est pas défendu, et il est utile, de faire effort pour en savoir plus long, pour débrouiller l'état d'esprit fort archaïque d'où sont sorties ces croyances.

Pendant une longue suite de siècles, les hommes ont vécu dans l'ignorance de leur origine. Le mâle, voyant la mère enfanter, ignorait qu'à cet enfant il avait fallu un père. Mais, comme il arrive presque toujours, cette ignorance n'était pas consciente: l'homme croyait savoir, car de bonne heure il avait trouvé une explication. Il avait vu comment les êtres se multiplient. Chez les mammifères, le mystère est difficile à percer parce qu'il s'écoule un temps assez long entre l'acte initial et ses conséquences visibles. C'est dans le règne végétal que l'énigme de la multiplication des êtres se laisse deviner le plus aisément. On remarque vite que, là où le fruit est tombé, l'arbre pousse, et dès lors on comprend que l'arbre est sorti du fruit tombé, comme nous disons, « dans le sein de la terre ». Ceci apparaît surtout clairement sous les tropiques, où la végétation pullule avec une rapidité inconnue dans nos climats.

Du jour où l'homme eut compris le mécanisme de la reproduction des plantes, il lui sembla connaître l'origine de tous les êtres. Si une noix de coco, une papaye, une mangue, enfouie dans le sol, donne naissance à une plante qui grandit, sort du sein de la terre et devient un arbre vigoureux, les enfants des hommes ont une origine identique. La mère, en mangeant un fruit, absorbe une semence d'où sort un être minuscule et qui grandit peu à peu. Parmi les enfants nés de la sorte, les uns, sortis d'une noix de coco, sont des cocotiers, les autres, sortis d'une banane, sont des bananiers, etc... L'homme, maître du monde, s'apparente aux arbres qui sont les rois des végétaux. Les animaux, moins puissants, s'apparentent aux moindres végétaux. Les poissons sortent des herbes de la rivière; chaque espèce animale trouve les semences de ses descendants dans les végétaux dont elle se nourrit ou est censée se nourrir. La tigresse devient féconde en absorbant des champignons vénéneux. Et l'on s'explique ainsi que le tigre soit dangereux à l'homme. Les mauvais champignons causent la mort parce qu'ils contiennent un principe mortel. Le tigre étant de même nature, il est logique qu'il fasse aussi périr les gens.

Cette théorie de la procréation enferme en puissance une explication de l'univers et toute religion ne comporte-t-elle pas une explication de l'univers ? Quand les hommes et les animaux ont une origine végétale, la religion est, peut-on dire, végétaliste. C'est dans les végétaux que l'homme vénère ses auteurs, car, non seulement ils lui fournissent des aliments, mais ils contiennent le principe même de sa vie. Les dieux sont des dieux végétaux et plus particulièrement des dieux-arbres; ils sont informes ou plutôt ils ont grossièrement la forme d'un tronc d'arbre et il serait absurde de leur offrir à manger : un tronc d'arbre ne saurait absorber aucune viande crue ou cuite; tout ce qu'on peut faire est de l'arroser et de l'orner : on le peindra de belles couleurs; on le frottera de pâtes onctueuses; on l'arrosera de liquides nourriciers ou rafraîchissants; on y suspendra des guirlandes dont le parfum aura pour effet d'écartier les influences pernicieuses. C'est en somme la *pūjā* indienne. Elle se relie à des spéculations très anciennes sur la nature des dieux et l'origine des êtres.

Mais ici se pose un nouveau problème. Nous ne pouvons laisser l'humanité au stade où nous venons de l'observer. Force est maintenant de se demander comment certains hommes ont pris conscience d'être, non des végétaux, mais des animaux...

Les anciens hommes n'ont pas tardé à observer que certains animaux se reproduisent par des œufs. De l'œuf, après un certain temps, sort un être vivant, de même que la plante sort de la graine. En raison de l'analogie des deux phénomènes, on a pu admettre aisément que certaines femmes devenaient enceintes, non parce qu'elles avaient absorbé un fruit, mais pour avoir, consciemment ou non, avalé un œuf. Dès lors, rien n'empêchait certains hommes de se croire des poissons, d'autres de se croire des tortues, des serpents ou des oiseaux. Le clan totémique pouvait se développer et se substituer, complètement ou en partie, aux anciens groupes végétalistes ⁽¹⁾. En fait, quand on étudie la religion des anciens Kôls, on est frappé de l'importance des mythes concernant les poissons, les oiseaux et les serpents, toutes catégories d'animaux qui se reproduisent par des œufs...

(1) En fait, la religion des Australiens est un système mixte où se mêlent totémisme et végétalisme. Ainsi s'expliquerait l'existence de totems végétaux.

Une religion comportant toujours une explication de ce qui nous entoure, la religion sera nécessairement différente suivant le milieu qu'il s'agit d'expliquer. Dans la forêt équatoriale ou tropicale, où les végétaux peuvent suffire à l'alimentation des hommes, le végétal est vénéré et l'homme se croit semblable à lui. Dans la steppe, où la végétation est maigre tandis que le gibier abonde, l'homme accorde plus d'importance à l'animal et se sent lié au gibier ou au poisson par une étroite solidarité.

Nous touchons ici à un point qui paraît essentiel. S'il y a des différences profondes entre le végétalisme et le totémisme, ceci tient d'abord à la nature du milieu géographique. Comparons la forêt où vivent les Semang et les étendues semi-désertiques où sont dispersées les tribus australiennes. Dans la forêt de Malaka, une végétation extrêmement dense, prodigieusement riche; des arbres fruitiers qui ont poussé d'eux-mêmes et qui offrent à l'homme, en toute saison, des fruits nourrissants. Dans le sol, des tubercules, des racines. Et en outre le bambou, ce végétal aux emplois si nombreux, qui fournit sans grande peine tout un outillage des plus variés. Ici, la végétation est à la fois toute-puissante et favorable à l'homme. L'animal est en quelque sorte l'accessoire. C'est la forêt qui est le cadre, qui est tout; l'arbre est dieu...

En Australie, au contraire, des régions semi-désertiques, où pousse une végétation clairsemée et insignifiante, consistant surtout en broussailles et en buissons sans valeur pour l'homme. C'est de l'animal que l'homme doit tirer sa subsistance. Ici l'animal et l'homme sont au premier plan; ils ne sont plus le complément de la végétation. Ils occupent toute la scène. Sans l'animal l'homme périrait sûrement; l'animal est dieu...

Il est vraisemblable que les premiers groupes humains ont prospéré dans des régions où les ressources alimentaires étaient permanentes et variées. Partant du niveau de la bête, ils n'ont dû d'élever à la religion, c'est-à-dire à une conception générale de l'univers, que dans des contrées assez riches et assez sûres pour pouvoir y vivre en société. Il est difficile d'imaginer l'homme en progrès dans des régions désertiques comme l'est aujourd'hui le centre de l'Australie. D'abondantes ressources végétales étaient nécessaires pour prospérer et pour réaliser cette création collective qu'est la religion.

Il n'y a d'ailleurs aucune raison de penser que l'homme ait jamais mangé des aliments d'une seule espèce. On ne conçoit

pas que les primitifs aient dédaigné tout gibier pour ne manger que des fruits ou des tubercules. Mais la recherche d'un gibier qui fuit est nécessairement aléatoire et suppose un outillage relativement compliqué. L'arbre, au contraire, donne ses fruits sans opposer de résistance et il n'est guère besoin d'outils pour arracher une banane ou déterrer une igname.

La coexistence de ressources animales et végétales permettait en outre une certaine division du travail sans laquelle il n'est guère de progrès possible. L'homme pouvait se spécialiser dans la chasse et la pêche et, grâce à ces armes, assurer la défense du groupe. A la femme était réservée la recherche et la cueillette des produits végétaux. C'est à cette coopération des deux sexes que nous devons sans doute les premiers progrès de l'humanité et la naissance de la civilisation...

L'examen de quelques faits typiques, observés chez les populations les plus arriérées de l'Asie tropicale, nous a montré qu'avant de se sentir solidaires des animaux, les hommes avaient dû, dans certaines régions, se croire apparentés aux végétaux. Si cette croyance a précédé, en divers lieux, le totémisme, il faut se déprendre de l'hypothèse qui tend à faire du totémisme la plus ancienne religion humaine.

D'autre part, certains théoriciens ont cru que les primitifs étaient exclusivement chasseurs et pêcheurs. Plus tard, les hommes auraient été pasteurs; finalement, ils auraient appris la culture des céréales et seraient devenus agriculteurs. Cette division de l'histoire humaine en trois âges est trop simpliste et doit être abandonnée. A part quelques exceptions assez rares, les anciens hommes ne vivaient pas exclusivement de la chasse et de la pêche. Leur alimentation était à la fois végétale et animale et, dans bien des cas, la récolte des produits végétaux devait constituer pour eux la meilleure assurance contre la disette. Chasse, pêche, cueillette contribuaient à l'alimentation du groupe. De la chasse, pratiquée surtout par les hommes, est sorti l'élevage; à la cueillette, pratiquée surtout par les femmes, a succédé l'agriculture. La classification des peuples en pêcheurs, pasteurs, agriculteurs met principalement en lumière l'activité du sexe fort, mais la réalité a une autre face qu'on a trop souvent laissée dans l'ombre. Sachant cueillir les plantes et les fruits, guérisseuse et prêtresse, la femme a joué tout d'abord un rôle considérable dans la vie économique et morale de l'humanité.

Peut-être devrais-je m'arrêter ici, avec la lecture de ces fragments, puisque mon seul but est d'envelopper de quelques paroles un hommage d'auteur. Mais puisque j'ai évoqué devant vous ces vastes et curieux problèmes, il me sera agréable d'y apporter une petite contribution, quelques remarques qui, je pense, « s'accrochent » sans difficulté ou contradiction aux démonstrations ou quasi-démonstrations qui précèdent.

J'ai bien l'impression que l'hypothèse totémiste, j'entends la théorie qui fait du Totémisme la forme la plus ancienne de la civilisation, repose sur un malentendu, ou plus exactement sur une méprise. Les « totémisants », respectables par le nombre diminuant et l'autorité non contestée, posent comme un fait indisputable que les Aruntas et leurs ancêtres de la steppe australienne sont étrangers à toute notion exacte sur la génération. Du même coup, ils établissent le caractère très primitif, et l'on peut dire, originel du Totémisme, dont ils font ainsi la première démarche de l'humanité issue de l'animalité.

Mais l'homme prudent se demande d'abord si ces savants sont bien placés pour s'assurer de cette prétendue ignorance des Aruntas; il admire leur certitude, et réserve sa foi pour un plus noble usage. A vrai dire la position de ces savants théoriciens lui paraît paradoxale et contradictoire.

D'une part, confesser que l'humanité est progressivement sortie de l'animalité, que l'homme est parti du niveau de la bête; d'autre part, affirmer que la première conception des hommes fut l'idée totémiste, la notion d'une étroite parente entre les clans humains et les divers animaux, il y a là contradiction. Car l'idée totémiste ne se peut entendre sans la claire distinction du réel et comestible kangourou et de l'invisible kangourou qui s'incarne dans la femme, en d'autres termes, sans la

distinction du corps grossier et du corps subtil qui anime le corps grossier.

En ce qui concerne la génération, l'idée la plus simple est que l'enfant vient de la mère. De cette idée, et par un progrès qui ne paraît pas difficile, on passe à l'idée que l'enfant vient de ses père et mère. Ensuite — notez-le, c'est le commencement, sinon de la philosophie, du moins de la psychologie — un développement spéculatif hardi : la distinction du corps et de ce que nous appelons le souffle ou l'âme, l'*anima*, l'*âtman*, le *jîva* ou principe vivant, et l'hypothèse, bientôt reconnue comme une évidence, que l'enfant tient son âme et sa vie d'une chose vivante, d'un germe qu'on voit être vivant ou d'un être à corps subtil, ici de la graine d'un cocotier (Semang), là, d'un kangourou invisible, ailleurs de quelqu'un parmi les génies érotomanes qui hantent les halliers et la jungle, de quelqu'un parmi les ancêtres descendu avec la rosée et que le père a mangé avec ses légumes (Veda). Les variantes sont innombrables d'un thème unique et c'est folie de choisir comme la plus archaïque et primitive celle que paraît donner le palimpseste australien. — Les droits de l'hypothèse végétaliste me paraissent incontestables.

Cette théorie de la distinction du corps et de la vie et de la préexistence du principe vivant, — un des aspects de ce qu'on nomme animisme, — qu'elle soit tardive ou non dans l'histoire de l'humanité, est fort ancienne. Elle comporte des excès, et les histoires, soit de parthénogénèse, soit de fécondations baroques, abondent dans le folklore : à mon sens, c'est là le roman de ces époques reculées; ce n'est pas leur science. Leur science est que, sinon toujours, du moins dans le plus grand nombre des cas, l'enfant tient son corps de ses parents et son principe de vie (disons son âme) d'un être étranger qui, très sou-

vent, prend possession de l'embryon dès l'origine. Sur ceci nous avons un texte important et clair.

La tradition l'attribue à l'Omniscient lui-même, au Bouddha : « Ne pensez-pas, dit-il, qu'on obtienne des enfants par des prières et des pèlerinages. Si c'était le cas, quel homme n'aurait pas mille fils comme un roi Cakravartin? Pour qu'un enfant soit conçu, trois conditions sont requises : la femme féconde, l'union des parents et la présence d'un Gandharva (¹). »

Le gandharva, dans le Bouddhisme, est l'être subtil qui a quitté le corps d'un mourant et qui, poussé par le vent de ses actes anciens, cherche la matrice où il reprendra la sorte d'existence qui lui convient, matrice animale ou humaine. On lui donne aussi le nom d'*antarābhava*, être intermédiaire. On sait beaucoup de choses sur son compte, les unes d'origine scolastique, les autres du type sauvage. Il emploie une semaine ou sept semaines à sa recherche. Il ne peut se réincarner que s'il assiste à l'hymen et nous possédons des descriptions, qu'une pudeur britannique laisserait en sanscrit ou en tibétain, qui apparentent le gandharva au génie érotomane qui, dans le Veda et dans plusieurs folklores, dispute au mari l'épousée. La scolastique résout des difficultés : « Puisque tout embryon, tout germe suppose un gandharva, où trouvera-t-on les gandharvas nécessaires pour les insectes qui pullulent à certaine saison? Qu'arrive-t-il lorsque les gandharvas sont nombreux à un moment où les hymens sont rares? Enfin, cruelle énigme, qu'arrive-t-il lorsqu'un gandharva doit, en vertu de ses actes, se réincarner dans une chienne à l'époque qui n'est pas la saison de ces bêtes? » Chose curieuse, et qui m'a bien amusé, ces difficultés, dont les Bouddhistes trouvent la solution, sont les difficultés que les Epicuriens faisaient valoir contre des doctrines plus

(¹) Sur le Gandharva, bibliographie Kosa, chap. III, pp. 31 et 37.

ou moins platoniciennes. Pour citer l'Apologie de Raymond Sebond, on demande : « Quel ordre il y aurait si la presse des mourants venait à être plus grande que celle des naissants ? Car les âmes deslogées de leur gîte seraient à se fouler à qui prendrait place la première dans ce nouvel estui. » On demande : « A quoi elles passeraient leur temps cependant qu'elles attendraient qu'un logis leur feust apprêté ? »

Denique connubia ad veneris partusque ferarum
Esse animas presto deridiculum esse videtur.

« Enfin, que des âmes — des gandharvas — soient présentes aux commerces amoureux et à la génération des fauves, cela nous paraît bien ridicule. »

Le Bouddha, qui prime peut-être la sagesse grecque par la profondeur et le sérieux du sentiment moral, dépasse singulièrement cette sagesse par l'habileté des moyens, *upāyakaūśalya*. Il accepte la croyance populaire, mais cette croyance, sauvage en son principe et dans la plupart de ces aspects, devient dans le Bouddhisme le fondement du dogme de la rétribution des actes. Le Bouddha croit, comme les sauvages ses contemporains, que les enfants des couples humains sont animés par des âmes auparavant humaines ou animales : « Ne vous étonnez pas que le moine un tel soit un dormeur ou un glouton : avant de renaître comme fils d'un tel ou d'un tel, il était un loir ou un porc », mais il enseigne que les réincarnations sont soumises à la loi souveraine qui punit le méchant et récompense le bon. L'univers du Bouddha est régi par la justice et la raison. La sagesse antique fut incapable de moraliser le paganisme et la superstition; elle aboutit à la tour d'ivoire, elle se perdit dans l'athéisme et dans la vertu qui n'est pas utile à autrui, plus en coulpe que le péché même. La sagesse bouddhique enveloppa le

paganisme dans une spéculation souple et solide; elle transforma l'animisme en spiritualisme...

En résumé, on peut se refuser à penser que les croyances végétalistes ou totémistes supposent l'ignorance de la physiologie de la conception. Elles supposent seulement l'idée, point si sotté, qu'un principe de vie, subtil ou « immatériel », est nécessaire à la formation et au développement de l'embryon.

Doctrine animiste à la comprendre comme font les Aruntas et autres primaires : lorsque l'enfant trouve son âme dans un kangourou désincarné, dans une graine de cocotier, dans un gandharva. Mais doctrine qui, au cours des temps, deviendra nettement spiritualiste, lorsque l'antique superstition, épurée, fera place à une conception philosophique. L'étape est franchie de bonne heure, par exemple, dans cette parole du Bouddha: « Pensez-vous que le sang et la semence se coaguleraient en *kalala*, se développeraient en *peśin*, *ghana*, etc. (les noms des dix états embryonnaires), si une intelligence, *vijñāna* (de la racine *jñā* qui est le *gno* de *gignosco*), ne descendait pas dans la matrice? » Il n'est plus ici question d'un être subtil, d'un gandharva, mais d'un principe immatériel, d'une intelligence, d'une âme. Et la distance, pour être grande entre le Sutta pāli et le créatianisme des Occidentaux, n'est pas infinie.